

Il va falloir vieillir ! Bien?

Question de saison

Comment vieillirons-nous ? Etrange question, singulièrement déplacée dans un théâtre dédié au jeune public... On insiste. Vieillir ? Mais oui ! Quelle est la place réelle que nous accordons à la vieillesse dans nos sociétés soumises à la tyrannie d'un jeunisme de plus en plus débilisant ? Ce trimestre deux rêveries scéniques, «Et cependant» et «Alors ils arrêteront la mer », nous offrent une occasion de rebondir sur ce thème et de mettre en avant un ouvrage très salvateur intitulé «La tyrannie du bien vieillir»*. Comment le discours en apparence valorisant mais surtout terriblement uniformisant qui nous invite à vieillir «sans être vieux» peut se muer en idéologie asservissante ? Entretien avec le philosophe **Didier Martz****, co-auteur du livre.

Avec le sociologue Michel Billé*, vous dénoncez la manière dont l'aspiration spontanément partagée à «vieillir bien» est en train de se muer en injonction tyrannique du «bien vieillir»...**

Le livre est effectivement né de réflexions croisées avec Michel Billé, sachant que nous intervenons tous les deux dans des maisons de retraite. Le projet peut sembler un peu paradoxal puisqu'il s'en prend à une idée qui fait largement consensus : celle du «bien vieillir». A priori, tout le monde souhaite «bien vieillir»!

Mais c'est justement ce consensus que nous avons eu envie de questionner. Nous sommes envahis de conseils, d'incitations à bien vieillir et ce thème omniprésent a acquis un statut d'idéologie. Sous couvert de neutralité, puisqu'elle concerne la santé, cette nouvelle injonction est en fait très moralisatrice : elle nous dit comment penser et agir. Or il existe un écart saisissant entre le discours pétri de bonnes intentions et la situation réelle qui est faite aux vieux. Il suffit de se rendre dans une maison de retraite pour en prendre la mesure ! Notre société contemporaine traite avant tout la vieillesse comme une maladie qui a besoin d'être soignée et qu'il faut prévenir. Qu'est-ce que le «bien vieillir», si ce n'est une vieillesse qui ne se voit pas, ne s'entend pas, ne dérange pas ? Implicitement, nous rêvons d'une vieillesse sans vieux ! Alors, comment ne pas redouter plus ou moins consciemment ce temps où l'on risque soi-même d'être considéré comme inutile, surnuméraire dans une société où performance et rentabilité sont les premiers mots d'ordre ? Les pouvoirs publics parlent de «problème du vieillissement de la population française», problème que l'on veut traiter en termes de logique gestionnaire.

Ce qu'on évacue, en se focalisant sur les questions de santé et de prise en charge des vieux, c'est tout simplement la personne. L'avalanche des statistiques concernant le vieillissement de la population et l'usage qui en est fait par les médias et les politiques alimentent une image négative de la vieillesse qui devient comme un mal social contre lequel nous devons nous prémunir. Nous avons donc cherché dans ce livre à comprendre ce que cette idéologie du «bien vieillir» pouvait contenir de pernicieux. Le fond de l'ouvrage est vraiment d'essayer de penser la vieillesse, au sens philosophique, ce qui ne revient pas à songer à sa propre vieillesse. L'approche psychologique, subjective liée à l'expérience que chacun peut avoir de la vieillesse, et le discours neutralisant de la médecine font barrage à une véritable pensée de la vieillesse. Il faut

donc trouver la voie d'une réflexion qui nous permette de comprendre la vieillesse mais aussi de nous y préparer, car ce n'est pas un simple état de fait mais un mode d'être.

Cette vieillesse devenue «problématique» est un phénomène très récent...

C'est effectivement devenu une préoccupation au XIXème siècle, en lien avec tout ce qui touchait à la natalité, et aux questions démographiques. On a commencé à faire de nombreuses études statistiques et la médecine est venue en renfort pour bâtir peu à peu une idéologie qui vise à vivre le plus longtemps possible.

Cette idéologie s'inscrit dans cette vision du progrès un peu technicienne qui rêve de devenir «maître et possesseur de la nature». Mais elle aboutit aujourd'hui à plusieurs paradoxes. Il existe de fait une phase où l'on vieillit plus longtemps et en bonne santé. Mais vient aussi le temps de l'extrême vieillesse, où l'on n'échappe plus à la dégradation physique et mentale.

Certes, on dure, mais se pose alors violemment la question du sens de ces bouts de vie qui nous confrontent à une altérité radicale. Le vieux qui «bave et qui pue» me renvoie une image altérée difficilement soutenable. Il semble avoir perdu tous les attributs qui permettent de définir l'humain. Face à ces vieillards, nous sommes perdus et les discours pieux sur la dignité deviennent vite caducs... Alors la question se pose vraiment de savoir où se loge l'humain. Mais là encore ce sont des réflexions que l'on évite, pour privilégier d'autres enjeux. Ces vieillards qui durent sont aussi devenus une manne financière : n'est-ce pas ce qu'affiche clairement le groupe ORPEA quand il se déclare leader sur le marché de la dépendance ? Il s'agit de gérer le turn-over des résidents et de taire autant que possible la carence grave en quantité de personnel et en moyens d'accompagnement.

Et ce que nous taisons aussi, c'est la question du sens de cet enfermement, et de notre incapacité à inventer pour ces vieux d'autres réponses que le placement dans des maisons où ils entrent pour attendre la mort. Séparés des êtres qu'ils aiment et des objets qui les entourent, arrachés à leurs habitudes, les vieux sont «placés» dans une institution, ce qui revient à perdre sa substance. Ils sont «placés» et ces places se comptent en «lits». Les vieillards sont réduits à des corps alités, malades, à des corps silencieux. L'écrivain Christian Bobin dénonce bien les faux-semblants qui nous servent d'alibis : «la maison de long séjour est appelée ici maison de cure. Les infirmes, les vieillards et les agonisants qui la peuplent sont appelés des résidents. Plus les choses sont dures, plus on leur donne des noms faibles».

Montrant comment le langage agit comme un leurre, vous insistez particulièrement sur la distinction entre indépendance et autonomie...

On assimile trop rapidement la perte d'indépendance avec celle d'autonomie ce qui est lourd de conséquence pour les personnes âgées. L'indépendance permet d'agir sans dépendre des autres, grâce notamment à des moyens techniques. Elle ne signe pas l'autonomie d'un sujet qui consiste à définir et à choisir les règles de sa vie propre, voire à les contester et plus largement à exercer sa capacité de citoyen. Or dans les maisons de retraite, la question de l'autonomie est évacuée, on ne se préoccupe que de dépendance. Pour les «maintenir» en vie, il s'agit surtout d'occuper les vieux, avec des ateliers qui évoquent ce qui se passe dans les maternelles : les vieux doivent communiquer, se souvenir, donner du sens... Mais quel sens? Est-ce que ces activités prennent vraiment en compte le droit au repos, le désir de silence, et peut-être même d'oubli... Est-ce que l'on prend sérieusement en considération la vieillesse avec sa vulnérabilité, sa lenteur ? Non, on demande aux vieux de bâtir « un projet de vie » ! Toutes ces injonctions à «être» participent de la forme tyrannique du «bien vieillir» à laquelle nous sommes désormais conditionnés. Il nous faut bien vieillir comme il nous a fallu bien travailler à l'école, bien manger à table, bien faire du sport, bien gagner sa vie... bref, bien faire ceci et cela pour toutes les meilleures raisons du monde qui

reviennent à toujours se conformer au modèle imposé, à ne jamais sortir du cadre. On retrouve la pensée de Foucault qui a montré la nouvelle préoccupation des pouvoirs pour tout ce qui concerne la santé, le corps des individus et l'intrusion du politique dans la vie des gens. Ainsi le pouvoir intervient sur les questions de l'euthanasie, de l'avortement, de la fécondation, des recommandations face au tabac, à l'alcool... La nouveauté tient au fait que les vieux n'échappent plus à ces processus de normalisation! Durer est devenu une valeur qui prévaut sur d'autres valeurs comme la dignité et la liberté des individus.

Le risque de cette idéologie est qu'elle ne nous prépare plus du tout à vieillir...

Obnubilée par le fait de devoir « gérer » son capital santé, comment une personne peut-elle se préparer à vieillir? L'inflation du discours sur le «bien vieillir» occulte notre peur de la finitude et voudrait évacuer la question de notre vulnérabilité. On cherche ainsi à masquer des expériences cruciales comme celle de la maladie ou de la mort. La mort est appréhendée dans nos sociétés comme la limite brutale de l'existence alors qu'elle a longtemps été considérée comme un passage d'un état à un autre. On peut s'interroger sur ce qui a pu modifier à tel point notre représentation de la mort. Le processus de «dé-symbolisation » du monde qui fait avoir les pieds uniquement sur terre n'y est sans doute pas étranger. Tout contribue à évacuer l'idée que la mort est de fait partout présente dans la vie. Et jusque dans les maisons de retraite! Il faut voir comment la mort y est traitée : quelqu'un disparaît, on éloigne les autres petits vieux, on évacue discrètement le défunt, et il est rapidement remplacé par un autre «résident»! Fatalement les vieux sont porteurs de ce message de mort que nous voudrions occulter, et quand leur corps et leur esprit s'altèrent, alors il faut les cacher, les reclure.

Est-ce qu'on ne pourrait pas, au contraire, se demander ce que peut apporter cette vieillesse, en quoi nous pouvons avoir besoin d'elle? Par ailleurs, on nous parle à longueur de journée de lien social : les conditions de vie des vieux nous disent à quel point ce lien social s'est déjà délité, et comment le «tout-jetable» qui caractérise notre rapport aux objets n'est pas loin de s'appliquer aux gens. Penser la vieillesse invite justement à nous mettre en question et nous confronte aussi, au sens philosophique, à notre propre obscurité. Peut-être que la question n'est pas de bien ou mal vieillir, mais de prendre en considération la conscience de ce qu'est véritablement la vie, sans nier la réalité de la mort.

*«La tyrannie du bien vieillir», Michel Billé et Didier Martz, Le bord de l'eau éditions, 2010

** Didier Martz, philosophe, a notamment coordonné «Vous avez dit euthanasie?» Le bord de l'eau éditions, 2003 et «Alzheimer : vous avez dit démence?» Le bord de l'eau éditions, 2006

*** Michel Billé, sociologue, a notamment publié « La chance de vieillir, essai de gérontologie sociale», L'Harmattan 2004

Le temps, autrement

Variations sur la vieillesse

Les deux derniers spectacles de la compagnie Ches Panses Vertes entament une balade sereine vers le temps ultime de la vieillesse où tout pourrait se vivre autrement... Question de position ! Rencontre avec **Sylvie Baillon**, metteuse en scène.

Pourquoi deux spectacles sur le thème de la vieillesse?

«Et cependant» s'inscrit dans une trilogie sur le corps comme étant celui qui subit le plus durement les bouleversements liés à la vie contemporaine. Le premier volet traitait du masculin et du féminin. Nous étions partis des poupées Barbie et Ken pour explorer la manière dont on oblige nos corps à se plier à des modèles. Il y a une injonction à rester jeune, sain, mais cela concerne l'apparence. Les corps que je vois manquent de vitalité, et notre obsession de la santé, poussée à mort, et finalement très «extérieure» s'avère terriblement mortifère. C'est un problème de relation à soi qui est occulté. Le thème de la vieillesse que j'ai voulu traiter dans le deuxième volet poursuit cette réflexion. Il défend aussi l'idée d'une autre relation possible à soi-même et au monde. On parle rarement de la vieillesse et encore moins de ce travail du temps sur les corps. Or cette question traverse tout le monde et c'est aussi une préoccupation collective. Les vieux sont souvent enviés pour la consommation, mais combien finissent dans la pauvreté? C'est devenu un problème social et politique... La vieillesse invite à reconsidérer la manière dont nous vivons, et particulièrement notre rapport au temps. J'en ai assez de lutter contre le temps, de la course systématique à la performance ! Aujourd'hui, on est rentable entre 35 et 50 ans : avant, on est trop jeune, après trop vieux... On est toujours «en trop» ! Réfléchir à la place que l'on accorde aux vieux, c'est proposer à tous une autre manière d'être au monde. L'idée du deuxième spectacle, « Alors ils arrêterent la mer », s'adresse dans cet esprit plus directement aux enfants.

J'avais envie de leur parler de la vieillesse car ils voient souvent les vieux comme des êtres étrangers. C'est important pour les petits de se situer dans une histoire familiale et de réaliser que leurs grands-parents ont été eux aussi des enfants.

Est-ce qu'on peut aborder ce thème de la même façon avec les adultes et les enfants?

Dans les deux cas, j'ai travaillé de concert avec des écrivains. Alain Cofino Gomez a rédigé le texte de «Et cependant» comme un oratorio. C'est une suite de petites séquences avec huit dialogues entre un homme et une femme que l'on voit vieillir de 10 à 90 ans. Il n'y a pas à proprement parler d'histoire. C'est une balade scénique qui nous mène de sensations en réflexions diverses. Vieillir n'est plus appréhendé comme une perte, mais comme une réconciliation, avec le temps en particulier : c'est une aptitude à vivre le présent. Pour aborder la vieillesse avec les plus jeunes, j'ai passé commande d'un texte à Valérie Deronzier, et cette fois, elle a imaginé une histoire qui aborde la vieillesse comme apprentissage de la contemplation. Valérie a travaillé sur les discours «délirants» dans le sens où les très jeunes comme les très vieux ont en commun une approche de la réalité moins formatée. Ils sont capables d'inventer des tonnes d'histoires et leur regard sur le monde est presque toujours décalé. Dans cette pièce, un frère et une soeur sont en compagnie de leur grand-mère et attendent leur

arrière-grand-père avec qui ils doivent aller voir la mer. On ne sait pas si le voyage est réel mais une fois sur place, l'arrière-grandpère demande de faire une pause, d'arrêter la mer car il a besoin de faire une sieste! Et ils arrêtent la mer... Valérie donne ainsi une voix poétique à ces vieux et à ces enfants qui sont en marge du monde productif.

Vous insistez beaucoup sur cette « aptitude au présent »...

L'idée de la mort est centrale dans tout mon travail. Je suis parti d'un roman de Philippe Forest, intitulé «Sarinagara». A travers les portraits de trois artistes japonais, il nous livre une vision des mille petites choses qui interviennent dans notre quotidien sans forcément livrer leur sens. Et cependant... nous sommes là, vivants, capables de contempler ces choses les plus simples.

Au théâtre, je travaille résolument dans cet esprit, en organisant les choses au présent entre les différents artistes que je réunis. J'ai rassemblé une viole de gambe, une chanteuse, une danseuse de bûto, et avec le texte, les interprètes me faisaient des propositions d'écriture sur le plateau. La danse bûto témoigne d'une autre relation au temps : on peut vieillir et rajeunir comme on veut et l'on peut se réveiller de la vieillesse... Des images vidéo filmées en direct offrent enfin un autre point de vue : la caméra peut se fixer sur une partie du corps, un oeil, une ride, un mouvement...

Elle ouvre une autre profondeur de champ, introduit une distance mais toujours en prise avec le présent. De manière plus générale, tout le pouvoir du Théâtre est là, dans le fait de rassembler des gens en un même endroit pour partager ce moment présent et uniquement présent de la représentation. C'est ce qui fait du Théâtre un art politique et non un produit culturel ! Le théâtre réclame une maturation patiente, c'est un investissement au long cours qui va se partager ici et maintenant mais qui n'a rien à voir avec l'air du temps...

Alors ils arrêtèrent la mer

Du 2 au 18 février 2011 | Théâtre-Marionnettes | 3+

Et cependant

Du 3 au 12 février 2011 | Musique-Théâtre-Images | 15+

Entretien avec **Madame Le Tertre**, dame de compagnie

Si près de ceux qui sont déjà ailleurs

Aux réflexions du philosophe Didier Martz, au point de vue de l'artiste Sylvie Baillon, nous avons eu envie de joindre les mots d'une dame qui vit au quotidien avec ces vieux du quatrième âge évoqués dans les articles précédents. **Madame Le Tertre** n'est pas une «professionnelle de la profession », elle ne parle pas non plus des vieux en tant que parente : elle est celle qui leur rend simplement visite, un temps de présence pure. Entretien.

En quoi consiste votre rôle auprès des personnes très âgées?

Je tiens compagnie à des personnes qui sont atteintes de la maladie d'Alzheimer ou de Parkinson, ou des gens simplement atteints de sénilité. Rien ne m'y préparait particulièrement. J'ai longtemps travaillé chez Alcatel dans l'électronique. A la suite de problèmes familiaux, j'ai cessé de travailler. Puis, cherchant un nouvel emploi, c'est un peu par hasard que j'ai fait un stage dans une clinique où je me suis occupée de personnes âgées. Là, j'ai eu la chance de rencontrer une directrice qui m'a appris à aimer ce travail. Je ne donne plus de soins, je viens visiter des

vieilles personnes pour partager un moment avec elles. Parmi ces personnes, certaines ont perdu la raison ou, disons, la conscience des choses qui nous permet ordinairement de communiquer.

Alors avec elles, les échanges se font autrement, et j'apprends beaucoup. C'est difficile à expliquer mais le contact est bien réel. Il passe surtout par des regards fugitifs qui vont croiser le mien et m'indiquer que, oui, la personne est là. Cela s'établit aussi par le toucher, le fait de se tenir la main, d'aider à boire, de coiffer... autant de gestes qui peuvent sembler anecdotiques mais qui, sur l'instant prennent un poids particulier.

Parfois, la personne se tient recroquevillée, somnolente dans son fauteuil pendant tout le temps de ma visite, et je me tiens simplement à ses côtés. Je parle un peu, sans chercher à la solliciter pour me rassurer. Il s'agit juste d'être présent.

Cette forme de présence est, selon vous, précieuse dans les maisons de retraite où les vieux sont souvent délaissés par leur famille.

Il ne faudrait surtout pas culpabiliser les enfants qui ne peuvent ou ne veulent pas voir leurs parents dans l'état où l'extrême vieillesse les a conduit. La présence des enfants est souvent liée à la qualité des relations qu'ils ont entretenues avec leurs parents. Quand des liens d'affection profonde ont existé, les enfants se sentent plus facilement redevables et entourent leur parent jusqu'au dernier moment. Mais c'est toujours insupportable d'être confronté à quelqu'un qui ne vous reconnaît plus et vous renvoie l'image d'un être délabré. Il faut être extrêmement disponible, et peut-être est-ce plus facile pour quelqu'un comme moi qui, extérieur à la famille, n'est pas impliqué de la même manière affectivement. Il reste évident qu'une présence autre que le personnel de l'établissement est quelque chose de précieux. Les vieux subissent de fait une forme de maltraitance moderne dans les maisons de retraite, liée à l'absence de temps dont dispose le personnel. Si je prends l'exemple des toilettes : les assistantes disposent à peine d'un quart d'heure pour chaque toilette alors que cela nécessiterait une heure. Je me souviens d'une dame qui insultait tout le monde et qui résistait pendant sa toilette. J'ai parlé avec elle, et elle a fini par me lâcher «Comment voulez-vous que je reste calme, on me fait rebondir comme une balle de tennis!». En fait la majorité des structures d'accueil, même luxueuses, sont trop grandes et le personnel est débordé. Il y a des équipes formidables mais aussi des gens qui seraient plus à leur place dans une crèmerie. Et puis le personnel tourne beaucoup ce qui est terrible pour les vieux quand on sait l'importance de la voix qui est un repère pour eux.

Dans ces conditions, c'est inévitable que les personnes très âgées soient vite désorientées et se dégradent très rapidement.

L'idée de la mort est-elle toujours présente?

Pas forcément au quotidien car nous sommes dans l'instant de la relation. Mais c'est évidemment présent dans leur esprit. Je pense en particulier à une femme extraordinaire qui me disait : «Madame, aidez-moi à mourir, je suis pressée de partir». Le lendemain, elle pouvait m'affirmer le contraire. Mais elle avait préparé son départ.

Dans une boîte, elle avait précieusement rangé un chapelet, une chemise de nuit d'hiver, une d'été, prévoyant ce qui serait le plus adapté à la saison où elle nous quitterait. Cette boîte était prête depuis plusieurs années. Une autre dame était extrêmement choyée par sa fille qui vivait loin d'elle mais se débrouillait pour venir très régulièrement. Sa fille la quittait toujours terrifiée à l'idée qu'elle meurt en son absence, et chaque fois qu'elle partait elle lui disait «surtout ne pars pas, attends moi». Jusqu'au jour où la psychologue m'a demandé de lui expliquer que, de fait sa mère l'attendait et qu'il fallait accepter de lui dire «tu peux partir»...

Visions d'hier pour vivre aujourd'hui

L'art de la joie

La conteuse **Michèle Nguyen** ouvre la malle de ses souvenirs et part à la rencontre de ses rêves d'enfant. Pas question d'exercice autobiographique égocentré. Comment la vie transmuée en conte parvient à s'épanouir en art de la joie? Rencontre avec l'auteur-interprète.

« Vy » s'appuie sur vos souvenirs mais vous vous défendez de réduire votre texte à une autobiographie.

Je puise effectivement dans mes souvenirs pour écrire mes spectacles, mais le but n'est pas de parler de soi. Avec « Vy » qui est le nom de la petite fille que je mets en scène, je voulais réécrire une enfance et m'amuser avec elle. J'ai revisité des moments difficiles mais c'est finalement pour m'octroyer de la joie. Grâce à l'écriture et au travail sur le plateau qui en découle, je peux, accompagnée de toute mon équipe introduire du jeu. Par là-même j'autorise cette petite fille à croire en ses rêves. C'est quelque chose que je peux éprouver à chaque représentation. Ecrire me permet de faire la paix avec tout ce que je n'ai pas compris, et quand je suis sur scène, je partage avec les spectateurs ce temps de réconciliation. Dans ce spectacle, je parle beaucoup de ma grand-mère, ce que je n'avais pas du tout prévu en m'attelant au texte. Je pensais raconter l'histoire d'une petite fille qui rêvait de devenir danseuse... Et puis ma grand-mère a surgi, de même que la femme à l'oiseau, en partie inspirée par une femme algérienne qui s'est beaucoup occupée de mon frère et moi. Mais toutes deux sont devenues des personnages, ce qui n'a rien à voir avec des personnes réelles. D'ailleurs, je n'ai pas envie de trop en dire sur la stricte réalité : les songes et le travail artistique qui la transmutent me permettent de faire vivre les choses autrement.

Etrangement, on devine que c'est votre expérience de conteuse qui vous a poussée à revisiter vos racines...

Je suis née en Algérie où j'ai vécu cinq ans. Mon père était d'origine vietnamienne et ma mère belge. J'ai ensuite été élevée en Belgique par ma grand-mère maternelle. Dans le conte, j'évoque une grand-mère raciste, très stricte. Mais en revisitant ce passé et en faisant d'elle un personnage, j'ai pu retrouver en moi cette peur de l'étranger qui la dominait quand elle parlait du péril jaune. Ce personnage vit maintenant en moi, je sais qu'elle m'a permis aussi de devenir ce que je suis et je l'aime autant que le personnage de la petite fille que j'ai recréée. J'ai moi-même nié mes origines vietnamiennes pendant très longtemps. Quand j'ai débuté comme conteuse, on me demandait souvent de proposer des contes vietnamiens mais je n'en connaissais aucun ! C'est venu peu à peu, quand j'ai commencé à écrire. Mon voyage le plus marquant au Vietnam s'est finalement inscrit dans le cadre d'une quête artistique.

Je n'avais aucune image de ce pays avant d'y aller et ce fut un choc : la beauté des gens, la profondeur des rencontres avec des femmes qui m'ont merveilleusement accueillie, les sons, la puissance d'un rythme particulier... Le conte m'avait poussé là au moment où j'étais prête à recevoir tout ce que cela pouvait m'apporter. Et c'est la même chose pour l'Algérie que j'ai sans doute plus fantasmée que le Vietnam car j'y ai passé mes premières années. C'est un paradis de sensations idylliques, la musique, la façon de sourire, la chaleur humaine, les pieds nus sur la terre, le simple goût des oranges... Mon identité s'est construite là aussi, et c'est à travers l'écriture que j'ai pu

aller à la rencontre de ces racines. La découverte du pouvoir des mots, de la langue a d'abord constitué pour moi comme un petit pays en soi. J'ai compris que c'était le lieu où je pouvais être.

Vous revisitez des souvenirs douloureux, pourtant vous évoquez l'écriture comme un temps de joie pure...

Pour moi, c'est effectivement la seule manière de « parler vraiment ». Je n'ai aucune aisance à l'oral, contrairement aux conteurs qui peuvent improviser sur scène. J'ai besoin de mon texte. L'écriture est toujours un rendez-vous que je me donne, un temps de joie fluide où j'accepte tout ce qui vient sans regard critique.

J'entends comme une musique, un battement qui me guide. Au moment de la création du spectacle, c'est très différent, car il faut composer avec le rythme de la parole, des silences aussi... Là intervient le travail d'équipe avec la lumière, la mise en scène, et cette fois la marionnette. Quand j'ai découvert la marionnette créée par Alain Moreau, j'étais enchantée, mais j'étais complexée de ne pas être marionnettiste et j'ai dû trouver la manière qui était la mienne d'entrer en relation avec cette marionnette. C'est un personnage décalé, pas réaliste : elle a un gros nez rouge, et elle a le visage tout jaune. Je disais tout le temps à Alain : « mais elle est trop jaune, pourquoi tu l'as faite si jaune? » Il a fallu l'accepter comme ça... Le travail de la mise en scène consiste surtout pour moi à trouver le rythme qui donne toute sa justesse au spectacle. Mais tout se rejoue à chaque représentation ! C'est la première fois que je vais à la rencontre du jeune public, et cela m'impressionne beaucoup. Comment pourrais-je réagir à d'éventuels chahuts moi qui privilégie les atmosphères qui cèdent une large part au silence, à la lenteur... Mais finalement l'idée me plaît. J'y associe la gaité, le plaisir d'oser bouger, d'être vivant. C'est encore une nouvelle porte qui s'ouvre...

Vy

Du 19 au 30 janvier 2011 | Théâtre | 7+

Sur le même thème: **Et alors ?... Si je savais !!!**

Entre Afrique et occident, danse, musique et slam questionnent notre identité et se joue des cloisons qui emmurent chacun dans sa propre culture.

Du 9 au 20 mars 2011 | Cie Fabre-Sènou | Musique | Danse | 6+

A l'épreuve des planches

Imaginez le héros d'un conte, un vaillant chevalier... vagabondant sur une scène de théâtre, il ne ressemble déjà plus aux archétypes connus ! Il sait pourtant ce qu'il doit à la tradition, mais joue de toutes les ambiguïtés qu'invente l'art théâtral pour exalter notre imagination. Entretien avec **Florence Lavaud**, metteuse en scène du spectacle.

Votre spectacle est conçu comme une trilogie qui s'enracine en Dordogne, le territoire de votre compagnie...

Pour fêter les vingt ans de la compagnie, je voulais renouer avec une forme capable d'être présentée hors les murs pour retourner dans des lieux où l'on n'allait plus. Avec l'écrivain Elsa Solal nous sommes parties à la rencontre des habitants de la Dordogne pour collecter des histoires liées à cette région de bois et de châteaux.

A partir des images recueillies, Elsa a écrit le premier volet de ces contes, le deuxième étant ancré en Bretagne où nous nous sommes également rendus. Ces deux parties sont donc très contrastées, même si l'on retrouve le même héros, un jeune chevalier qui part en quête du secret du temps. Le héros surmonte une série d'épreuves qui vont ainsi le conduire d'un paysage de forêts sombres jusqu'au bord de la mer où la mémoire collective est hantée par les histoires de naufrages ou par des êtres fantastiques comme les korrigans. Elsa s'est ainsi inspirée de vieilles légendes pour créer une histoire qui n'est pas un texte de théâtre mais une matière narrative que j'ai transformée en objet théâtral. Nous sommes entre la magie du conte et l'ambiguïté propre au théâtre. Sur la scène il y a seulement un conteur et le héros, et l'on passe sans cesse du récit au jeu, oscillant aussi entre fiction et réalité.

Le troisième volet, très court, est en rupture complète avec les deux autres car j'utilise une suite d'images filmées au Brésil qui nous entraînent complètement ailleurs. L'ensemble se présente un peu comme une suite de feuilletons, chaque volet pouvant être vu séparément.

Vous avez pris le parti d'une mise en scène extrêmement dépouillée...

Aujourd'hui, le théâtre est de plus en plus noyé par les images et la dramaturgie existe à peine. On peut utiliser par exemple la vidéo à condition qu'elle apporte vraiment quelque chose au théâtre lui-même. J'avais envie d'un spectacle très épuré. Le chevalier est simplement armé d'une épée et d'un bouclier. Quant au décor, il est minimal : un cube, qui se transforme tour à tour par la force de l'imagination en destrier, en grotte, en esquif... L'histoire prend corps dans une atmosphère féodale, avec des figures traditionnelles de contes : des ogres, des hydres... Les plus jeunes peuvent d'ailleurs retrouver dans Arthur l'image de leur héros de playstation. Avec François Weber qui est un ingénieur du son extraordinaire, nous avons créé un décor essentiellement sonore. Chaque épreuve, chaque traversée du héros est nourrie d'images qui naissent des bruits qui surgissent et mêlent des éléments réalistes ou plus abstraits. Cette bande sonore a fait l'objet d'un travail de montage sur le plateau, avec les comédiens. C'était très nouveau et très passionnant pour moi car on utilise assez peu le son au théâtre.

En théâtralisant le conte, votre idée est de créer un objet contemporain ...

Dans la plupart de mes spectacles, je cherche comment le narratif peut devenir objet de théâtre. C'était déjà le cas avec la nouvelle de Richard Matheson «Journal d'un monstre» ou avec «Un petit chaperon rouge». Mais je renouvelle les contraintes à chaque fois. En fait, je n'ai jamais monté une pièce au sens classique du terme. Chaque fois que je passe commande à un auteur, son texte devient comme une matière que je travaille au même titre que la lumière, le son, le jeu des acteurs... Dans ce spectacle, à partir des éléments traditionnels du conte, j'ai mis en scène des visions plus ou moins réalistes. La trilogie démarre un peu comme une épopée et le deuxième volet est plus philosophique, le voyage se fait plus intérieur. Quant à la fin, qui intervient comme une résolution, elle relève plus directement de l'univers télévisuel. Ce sont ces passerelles entre tradition et modernité, entre les différents genres artistiques aussi qui m'intéressent. J'ai participé pendant quatre ans au Festival des arts de la rue de Périgueux. J'y ai beaucoup appris car c'est une autre manière d'appréhender le théâtre et par là même de le questionner. Cela permet aussi d'aller à la rencontre d'autres publics. Au fond, plus je vieillis et plus j'épure, sans doute parce que cette voie me permet de me rapprocher un peu plus de l'humain et de ses failles.

Contes à ouvrir le temps

Du 23 mars au 3 avril 2011 | Théâtre | 8+

Ah ça ira, ça ira, ça ira...

Le buzz éditorial de la fin de cette première décennie nous vient d'un sage de 93 ans qui nous encourage à nous indigner. Indignons-nous alors face au nouveau mot d'ordre qui nous est donné de favoriser « la culture pour chacun » à la place de cette vieille idée généreuse qui voulait une culture pour tous. La culture n'est-ce donc plus le socle de valeurs communes qui unit des individus ? Ne serions-nous plus que des consommateurs avides de produits culturels toujours renouvelés ? INDIGNEZ-VOUS ! | Nelly Le Grévellec

Dim 13 février 2011

Comment les objets transmettent une histoire, notre histoire

Rencontre-atelier à l'issue de la représentation de « Alors ils arrêterent la mer ». La metteuse en scène Sylvie Baillon, et l'équipe du spectacle vous proposent d'apporter un objet de votre choix et de raconter une histoire en lien avec cet objet.

Entrée libre, sur inscription au 01 45 84 72 00.

A vos agendas 2011...

Pour en savoir plus www.theatredunois.org

Vy

du 19 au 30 janvier 2011 | de et par Michèle Nguyen | Théâtre | Création |
Création | 7+

Alors ils arrêterent la mer

du 2 au 18 février 2011 | Cie Ches Panses Vertes
Théâtre | Marionnettes | Création | 3+

Et cependant

du 3 au 12 février 2011 | Cie Ches Panses Vertes
Théâtre | Musique | Images | Création | 15+

Ensemble Aleph et Das Neue Ensemble (Allemagne)

le 5 mars 2011 | Le LIEU session 3
Musique contemporaine

Et alors?... Si je savais!!!

du 9 au 20 mars 2011 | Cie Fabre-Sènou
Musique | Danse | Création | 6+

Contes à ouvrir le temps (trilogie)

du 23 mars au 3 avril 2011 | Chantier Théâtre
Théâtre | Création | 8+

Ensemble Aleph et Ensemble Insomnio (Pays-Bas)

le 9 avril 2011 | Le LIEU session 4
Musique contemporaine

Future /No Future

du 28 avril au 8 mai 2011 | Cie Point de Rupture
Théâtre | Création | 14+

Monsieur Satie

du 18 au 22 mai 2011 | Cie Hanna R, Ezequiel Spucches et JMF
Musique | 6+

Concert en forme de poire

le 18 mai 2011 | Ezequiel Spucches

Récital Satie | Musique

Je suis neige

du 25 au 29 mai 2011 | Cie Picomètre
Musique | Danse | Création | 8+

Les époux

du 8 au 19 juin 2011 | L'ARCAL
Théâtre | Musique | Création | 3+

Les Tarifs

Tout public

16 € plein tarif

11 € habitants du 13^e, cartes vermeil, étudiants, intermittents, chômeurs

10 € - de 26 ans et adultes accompagnant des enfants

(2 adultes maximum pour 1 enfant)

6.50 € enfant de - de 15 ans et adultes les accompagnant habitant le 13^e

Carte Famille (valable une saison)

36 € 6 places

Pour plus de détails, consulter notre site, rubrique **Les infos pratiques**

Règlement

Chèques et espèces ; Tick'art

et Chèque Culture acceptés.

Par ici les sorties!

Théâtre Dunois

Accueil du public

7 rue Louise Weiss, 75013 Paris

Information et réservation:

01 45 84 72 00

reservation@theatredunois.org

Administration

108, rue du Chevaleret 75013 Paris

Accès

M°6 Chevaleret

M°14 | RER C

Bibliothèque François Mitterrand

Bus 27 Clisson

La Maison Ouverte

Association loi 1901

Siret 32450071900020

APE 9004Z

Licence ent. 1.1031580 | 2.1028925 |

3.1028926

La Gazelle, le journal du Théâtre

Dunois | Direction de la publication

Nelly Le Grévellec |

Conception, rédaction Céline Viel |

Conception graphique GuerillaGrafik |

Impression L'Imprime



TICKART



* Ile de France



DRAC
Ile de France

* île de France

Mairie de Paris

